

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 2

Artikel: Sous le signe de Panurge
Autor: Denuzière, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827282>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sous le signe de Panurge

par Maurice Denuzière

Tous les sociologues l'affirment: les êtres humains, les animaux et même les plantes ont une propension spontanée à s'agglomérer. Cela tient à l'instinct grégaire qui fonde les forêts, les fourmilières, les essaims, les troupeaux, les cités. N'appelle-t-on pas agglomérations les métropoles où nous vivons? Chez les hommes le besoin de s'agglomérer viendrait à la fois de la crainte innée de la solitude, d'un sens atavique de la sécurité et d'un goût de l'imitation qui trouve son expression textile dans les modes vestimentaires.

Panurge, «pipeur, buveur, batteur de pavé», rusé compagnon de Pantagruel, fut, peut-être, le premier à exploiter l'instinct grégaire pour régler un différend commercial. Rappelez-vous. S'étant querellé avec un marchand de moutons, Panurge jeta une des bêtes à la mer du haut d'une falaise et tout le troupeau bêlant suivit, entraînant de surcroît le marchand.

La race des Panurge s'est perpétuée au fil des âges. Nous pouvons aisément reconnaître les manifestations d'un instinct grégaire affiné chez nos contemporains civilisés et qui se manifeste de façon massive et spectaculaire plusieurs fois chaque année: au moment des vacances, régulièrement au cours des fins de semaine et, depuis que le troisième âge ingambe est l'objet des attentions intéressées des voyageurs, à doses plus réduites, en toute saison.

Depuis Rabelais, qui allait à pied ou sur sa mule, les déplacements

moutonniers ont été largement facilités et encouragés. L'automobile, l'avion, le train, le paquebot, offrent des possibilités inépuisables à ceux qui veulent, au sens propre du terme, suivre le mouvement. Si bien que les gens des villes, grégariés par une société qui, telle la nature définie par les péripatéticiens grecs et Descartes, a horreur du vide, semblent ne pouvoir prendre de loisirs et de vacances qu'en commun. Agacés par les promiscuités citadines, assourdis par les bruits industriels, irrités de perdre une part de leur vie dans les encombrements de la circulation, las de faire la queue à l'arrêt du bus ou devant un guichet administratif, ils continuent de se grégariiser, l'été sur les plages, l'hiver sur les pentes neigeuses, voire sur les îles autrefois désertes, où l'on doit, six mois à l'avance, retenir sa place sous un cocotier.

En cette saison hivernale, ils déferlent par vagues cosmopolites au pied des montagnes après avoir parcouru, en lentes files indiennes, les autoroutes bouchonnantes, et nous les voyons faire la queue au guichet des stations, puis au départ des remonte-pente, puis au sommet des pistes balisées, avant de s'élancer, enfin, sur les pentes, grouillantes de frères et de sœurs glisseurs, que Panurge aurait poussés avec malice comme les moutons du marchand. Certains se distingueront cependant du troupeau principal en rejoignant celui, heureusement moins dense, de ceux qui finissent brisés, douloureux... et agglomérés devant les salles de plâtre des cliniques spécialisées!

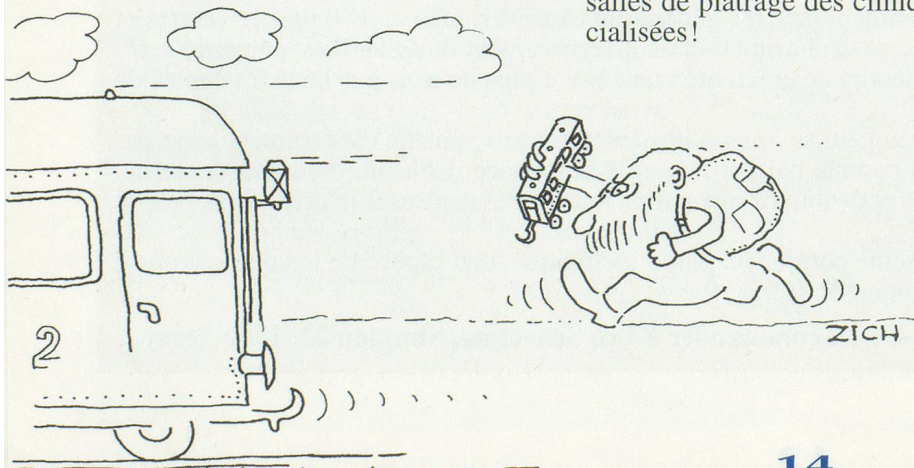
Ce penchant impérieux au rassemblement, dont les hommes politiques en mal d'élection voudraient bien dominer les mécanismes, traduit parfois chez certains une angoisse compréhensible de l'isolement. Il conduit d'aimables retraités, qui pourraient tout aussi bien, et à meilleur prix, voyager, visiter les Offices, le Louvre ou le Prado, skier à Gstaad, se dorer au soleil des Bahamas, pendant que les actifs sont agglomérés dans leurs activités, à se lancer sur les routes les jours rouges, à se tasser comme des sardines dans des charters douteux, à payer les tarifs haute saison dans les hôtels et les restaurants grégariés à plein!

D'après les psychologues, ce serait, pour ces intrépides, une manière de se croire encore dans le coup, de partager le lot majoritaire, de se prouver qu'ils peuvent toujours faire ce que font les autres, en même temps qu'eux, au même rythme, avec les mêmes difficultés, et peut-être, du fait de l'âge, avec le plaisir accru du challenge accompli.

A moins que, par une exceptionnelle ironie du sort, le bon grand-père qui n'a jamais quitté son bourg natal, s'en aille périr accidentellement, noyé dans le Mékong au cours d'un voyage organisé!

Il en est d'autres – j'en connais – qui, après avoir beaucoup bourlingué, vagabonds patentés, pèlerins individualistes, touristes prévoyants, excursionnistes sages, sans être misanthropes, ont choisi de se tenir à l'écart des grandes migrations. La vie leur a appris que Pascal n'avait pas tort quand il affirmait, quitte à se mettre à dos les voyageurs de son temps: «J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer au repos dans sa chambre.»

Peut-être ajouterait-il aujourd'hui: «surtout quand les autres ont quitté la leur!»



M. D.